

CLAIRE CAPANNELLI

ICI LE BONHEUR
EST FAIT MAISON

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523725

Dépôt légal : novembre 2025

« Une maison, comme une toile, n'est jamais qu'un assemblage de matières. Elle prend vie entre les mains de ceux qui y déposent leurs couleurs, leurs émotions et leurs rêves. Et comme un tableau, elle ne devient entière que lorsque des âmes s'y retrouvent. »

Prologue

La toile d'Étretat

Si Hélène avait encore été là, elle aurait saisi son pinceau pour capturer la lumière dansante d'Étretat. Elle aimait ces heures précieuses où le soleil effleurait les falaises, où chaque ombre semblait vibrer sous ses doigts comme une confidence murmurée. Elle aurait choisi une palette audacieuse : l'ocre pour la roche, l'ivoire pour la mousse blanche des vagues, et une infinité de bleus pour la mer, du cobalt profond au turquoise éclatant.

Son regard aurait caressé les formes audacieuses des arches naturelles, ces ponts entre la terre et l'horizon, comme des portails vers un ailleurs insaisissable. Elle aurait observé le ballet des nuages, tantôt massifs et sombres, tantôt légers et transparents, jouant avec la lumière comme des acteurs sur une scène. Étretat, pour elle, n'était pas un simple paysage : c'était une conversation entre la mer et le ciel, entre l'éphémère et l'éternel.

Elle aurait peut-être commencé par la plage, là où les galets s'étaient comme une mosaïque polie par le temps. Chaque pierre semblait porter une histoire, des fragments arrachés aux falaises par la mer, réécrits à chaque marée. Elle aurait pris soin de peindre les reflets de l'eau, ces éclats de lumière fugaces qui dansaient sur les vagues comme des âmes insaisissables.

Puis elle aurait levé les yeux vers la falaise d'Aval, cette immense sculpture que la nature avait taillée avec patience. Le vent y courrait librement, hurlant parfois comme pour rappeler que même les choses les plus solides pouvaient être érodées. Elle aurait posé des touches vives pour capturer la

vie invisible de cet endroit : le cri des mouettes, le souffle du vent, l'écho des pas d'un promeneur solitaire.

Mais ce n'était pas seulement la nature qu'elle aurait peinte. Non, Hélène aurait aussi cherché à capturer l'émotion qu'Étretat éveillait en elle. Cette impression d'être minuscule face à l'immensité, mais en même temps profondément connectée à quelque chose de plus grand. Elle aurait laissé ses pinceaux s'égarter, laissant ses mains suivre l'intuition plutôt que la raison, créant une œuvre qui aurait parlé d'amour, de perte, et de résilience.

Et dans un coin de la toile, presque imperceptible, elle aurait ajouté une petite maison en pierre, dressée fièrement au sommet de la falaise. Avec ses volets verts fatigués et son toit incliné, elle n'aurait pas attiré l'œil immédiatement. Mais en s'y attardant, on aurait vu qu'elle abritait bien plus qu'une simple demeure. Elle portait en elle l'histoire de ceux qui y avaient vécu, de leurs rêves brisés et de leurs espoirs tenaces. Hélène aurait ajouté un soupçon de lumière à ses fenêtres, comme pour dire que, même dans l'abandon, une maison peut encore attendre ceux qui sauront la faire revivre.

Étretat était son sanctuaire, sa muse. C'était là qu'elle avait trouvé l'inspiration, l'amour, et la douleur. Et c'était là, sous ce ciel changeant et ces falaises immortelles, que tout recommencerait.

Chapitre 1

Le départ d'un vieil homme

Depuis qu'Hélène avait quitté ce monde, l'éclat d'Étretat semblait s'être éteint pour Bernard. Le bleu vibrant de la mer, le chatoiement doré des falaises au coucher du soleil, tout cela lui paraissait désormais figé, comme s'il n'existant plus que sur les toiles qu'elle avait laissées derrière elle.

Là où Hélène voyait des éclats de lumière et des promesses invisibles, Bernard ne percevait que des contours flous, privés de vie. La beauté d'Étretat ne le touchait plus, comme si elle avait emporté avec elle la clé qui lui permettait d'en saisir l'âme. Il s'était longtemps demandé si, en quittant ce monde, elle n'avait pas volé la lumière de ce lieu, la capturant à jamais dans ses peintures.

Assis dans son fauteuil usé, Bernard fixait la fenêtre de la petite chambre de sa maison de repos. Aujourd'hui, il ne voyait qu'un gris diffus, une toile pâle et immobile, bien loin des chefs-d'œuvre qu'Hélène aurait peints.

Le tic-tac régulier de l'horloge rythmait ses pensées. Depuis combien de temps n'avait-il pas vraiment regardé dehors ? Depuis combien de temps vivait-il dans cette pénombre intérieure, entre souvenirs et regrets ? Le monde autour de lui continuait de tourner, mais pour Bernard, tout semblait s'être arrêté au moment où Hélène avait posé son dernier pinceau.

Ce matin-là, pourtant, un étrange calme régnait dans la pièce. La lumière douce de l'hiver se faufilait à travers les rideaux entrouverts, baignant les murs de teintes laiteuses. Bernard, immobile, semblait presque serein, comme s'il avait enfin trouvé un accord tacite avec le silence.

Le matin, Suzy avait ses rituels. Elle arrivait toujours en avance, traversant les couloirs encore silencieux de l'établissement. Ses pas étaient légers, presque feutrés, comme si elle craignait de réveiller les fantômes de ces lieux. Elle s'arrêtait à la petite cuisine pour préparer une tasse de thé qu'elle laissait infuser plus longtemps que nécessaire, aimant l'amer-tume rassurante qui lui réchauffait le cœur.

Avant de rejoindre Bernard, elle s'accordait quelques secondes pour ajuster sa blouse devant le miroir terni du couloir. Une habitude anodine, mais essentielle : elle aimait paraître impeccable pour lui. Pas par coquetterie, mais parce qu'il méritait, malgré son tempérament explosif, une attention soignée.

Quand elle entra dans la chambre ce matin-là, elle sentit immédiatement que quelque chose était différent. Bernard était éveillé, les yeux rivés sur la fenêtre entrouverte. La lumière grise de janvier baignait la pièce d'une clarté diffuse, adoucissant les contours des meubles fatigués.

Il avait le regard perdu, mais ce n'était pas l'absence habituelle. Non, il semblait contempler quelque chose au-delà de la vitre, quelque chose qu'elle ne pouvait pas voir. Suzy posa doucement sa tasse sur la table de chevet et s'approcha.

— Je vous ai déjà dit que vous aviez la peau sèche ? lança-t-elle en attrapant le flacon de crème sur la commode.

Bernard ne répondit pas, mais elle remarqua un tressaillement imperceptible dans ses traits. Elle s'assit au pied du lit et attrapa délicatement l'un de ses pieds. Ses gestes étaient précis, méthodiques, empreints de cette attention qu'elle réservait à ceux qu'elle savait proches de leur dernier voyage.

— Ce serait plus agréable pour tout le monde si vous arrêtez de râler, vous savez. Mais non, Monsieur Bernard Lefèvre, il faut toujours que vous résistiez.

Elle appuya ses mots avec une légère tape sur son tibia. Un rictus étira ses lèvres, presque imperceptible, mais bien là.

— Ce n'est pas grave, vous êtes mon râleur préféré, finit-elle par ajouter avec un sourire.

Il tourna lentement la tête vers elle. Ses yeux gris, ternis par le poids des ans, semblaient briller d'une lumière qu'elle ne lui connaissait pas. Une lumière douce, presque apaisée.

— Pourquoi vous faites ça ? demanda-t-il soudain d'une voix rauque.

La question, simple et directe, la prit au dépourvu. Elle s'arrêta, ses mains toujours posées sur ses jambes, et le regarda.

— Faire quoi ? demanda-t-elle doucement.

— Rester là. Me supporter.

Suzy sentit sa gorge se serrer. Elle aurait pu répondre par une plaisanterie, mais elle comprit que ce moment méritait une vérité. Elle posa la crème sur le chevet, s'assit sur le tabouret à côté du lit et inspira profondément.

— Parce que vous en valez la peine, répondit-elle enfin.

Il détourna les yeux vers le plafond. Elle savait qu'il voulait dire quelque chose, mais les mots restèrent coincés. Alors elle continua, sa voix à peine audible :

— Vous êtes une bonne personne, Bernard. Même si vous passez votre temps à faire croire que vous ne l'êtes pas.

Dans le silence, Suzy resta là, à observer ses traits fatigués, ses paupières qui semblaient s'alourdir. Elle posa une main sur la sienne, un geste simple, mais rempli d'une tendresse qu'elle n'avait jamais osé lui montrer aussi clairement.

Quand elle quitta la chambre, une étrange sensation l'enveloppa. Comme si quelque chose s'était déplacé, imperceptible, mais présent.

Le lendemain matin, lorsqu'elle revint, une infirmière l'arrêta dans le couloir.

— Suzy... commença-t-elle doucement. Monsieur Lefèvre est parti cette nuit.

Elle hocha la tête sans un mot. Elle entra dans la chambre vide et s'assit sur le tabouret, regardant par la fenêtre. La lumière qui baignait les falaises ce matin-là avait quelque chose de différent. Était-ce son imagination, ou la mer scintillait-elle comme sur les toiles que Bernard avait exposées dans sa chambre ?

Sur le chevalet, toujours posé dans un coin de la chambre, la dernière toile d'Hélène, la défunte femme de Bernard

semblait briller d'un éclat nouveau. Étretat, dans toute sa splendeur lumineuse, baignait dans une lumière irréelle. Suzy comprit alors : Bernard n'avait pas quitté cette vie pour disparaître. Il l'avait simplement rejointe, là où les couleurs et la lumière se mêlent, dans un endroit que seuls les artistes savent capturer.

Elle murmura doucement : « Vous êtes enfin avec votre femme. »